

Les actions de guerre des F.F.I. du Groupement 3 (Secteurs de Toul, Colombey et Vaucouleurs)

Avertissement de l'auteur

Les pages qui suivent, ont été rédigées, en majeure partie, sous l'Occupation et ne sont souvent que la copie des rapports faits par les F.F.I. et autres patriotes qui, s'ils n'étaient pas des littérateurs, étaient, néanmoins, des résistants, de bons patriotes, en un mot de Vrais Français.

Le chef de secteur.

La résistance proprement dite a toujours été, à Toul, très effective et efficace dès 1940. Il s'était formé, dès fin 1940, un groupement "Lorraine" dont le chef était un sous-officier employé comme gardien au Camp d'Ecrouves et qui fut déporté en Allemagne. Il avait comme adjoint, un cafetier de Toul. Ce groupement, qui avait des relations avec Nancy, était, alors, un peu livré à lui-même ; il comprenait surtout des effectifs théoriques, beaucoup de bonne volonté, mais très peu de moyens.

A Toul, avaient été créées des sections de combat, lesquelles avaient reçu un objectif qui devait être attaqué dès que l'ordre en serait donné ; il fallait, pour le moins, posséder des armes, ce qui ne manquait pas de faire défaut.

Des réunions entre chefs de sections et de centaines, se tenaient périodiquement ; des reconnaissances d'objectifs et de terrains étaient faites, des échanges de vue avaient lieu, le jour "J" était impatiemment attendu. C'est au cours de

ces réunions assez imprudentes, que fut présenté un traître qui devait, par la suite, faire arrêter bon nombre de nos camarades.

La principale tâche d'alors, et jusqu'en 1942, consistait à apporter de l'aide aux prisonniers français évadés, aux réfractaires et aux aviateurs alliés tombés dans notre région, à confectionner de faux papiers d'identité, etc... Cette tâche fut largement remplie et nombreux furent les prisonniers qui furent aidés et éclusés par nos soins, tout autant que les aviateurs. Sous l'occupation allemande, neuf aviateurs américains, cinq Anglais, trois Australiens, deux Canadiens, un officier russe, un Alsacien-Lorrain déserteur de l'armée allemande, furent transportés, hébergés, ravitaillés, habillés.

En outre, un homme effectua seul, en septembre 1942, l'expédition de la Salle d'honneur du 16^{ème} B.C.P. de Toul à Limoges, où le bataillon était reformé. On verra par la suite quels services put rendre, à la Résistance, ce grand patriote.

Dès octobre 1940, le groupe de Mandres avait obtenu des liaisons officielles avec le Général de Gaulle, dans la forêt "La Reine" et il fut possible à deux hommes de Mandres aux Quatre Tours de prendre contact avec cinq parachutistes, lesquels, à leur départ, les mirent en rapport avec deux chefs.

De 1941 à 1942, notre tâche essentielle consistait à faire de la propagande, faire "écluser", soit en France Libre soit en France combattante, les

aviateurs alliés, entre nos mains ; ceux-ci étaient remis à deux résistants qui les conduisaient aux appareils alliés venus les chercher.

En résumé, c'est en 1942, courant mai que la Résistance commença sérieusement à s'organiser à Toul et dans les environs. Les effectifs s'étant rapidement accrus, il fut possible d'envisager la création de nombreuses sections ; quinze chefs furent désignés, chacun d'eux ayant pour mission de préparer une liste de quarante camarades aptes à prendre les armes, au moment opportun. Ces listes devaient demeurer secrètes, et tout devait être prévu pour que, au déclenchement de l'action de masse, les hommes armés puissent se rendre aux points prévus et attaquer les objectifs militaires les plus importants (casernes, camps d'aviation, centraux téléphoniques, magasins, etc...). Un stock d'armes récupéré avait été créé hors de Toul et chacun s'employait à décupler son volume quand, le 17 décembre 1943, les principaux chefs furent arrêtés par la Gestapo ; les jours suivants, des arrestations eurent également lieu à Toul, Blénod, Ochey, Mont-le-Vignoble, etc... ; le fruit de tant de labeur s'écroulait et la première organisation toulouise de la Résistance était à l'agonie.

Cependant, les rescapés n'avaient pas perdu courage ; il leur fallait trouver le ou les coupables. Seule, la trahison pouvait en être la cause. Bientôt le nom du traître fut connu. A l'heure actuelle, ce triste personnage est arrêté ; il rendra compte, devant les tribunaux, de son inqualifiable action, dont le résultat le

plus lamentable fut la mort d'un jeune de Ochev, fusillé par les Allemands. Quant au chef de groupe, il put, quelques heures avant son transfert, s'évader de la prison Charles III où il était détenu.

Cinq autres de nos camarades furent déportés en Allemagne. Il convient de signaler que le chef de centaine fut, lui aussi, arrêté, dès juillet 1941, sur dénonciation d'une femme de Toul. Il passa en cellule dix-sept jours, torturé journalièrement par la Gestapo. Il fut condamné à six mois de prison pour manifestation anti-allemande. C'est assez dire dans quelles conditions il fallait travailler.

Néanmoins, dès 1943, l'organisation s'était intensifiée et des explosifs ayant été reçus de Neufchâteau, c'est Vaucouleurs qui ouvrit l'ère des sabotages. Sous l'impulsion d'un boulanger de Vaucouleurs, un groupe de sabotage fut formé. Il faisait suite au groupe chargé de la canalisation des prisonniers et aviateurs. Le 26 août 1943, l'écluse de La-Croix-sur-Meuse est détruite. Le 27 août 1943, sabotages de l'écluse et du siphon de Mauvages. Le 27 septembre 1943, destruction du pont canal de Trousey, trafic suspendu pour cinq mois sur le canal de la Marne-au-Rhin. Le 12 janvier 1944, action contre la grue de 150 tonnes du dépôt de Nancy. Fin octobre 1943, M...qui se sent traqué et par trop connu fait, auprès du chef départemental, des demandes pour que le commandement du Groupement 3 soit transféré ailleurs. Le chef de secteur de Toul est, alors, pressenti et accepte la lourde tâche de Chef de groupement. Les liaisons sont prises avec les chefs de secteurs de Vaucouleurs et de Colombey; un plan de travail est arrêté, les moyens répartis, il ne reste plus qu'à attendre l'ordre d'intensifier les sabotages, ordre qui doit nous parvenir par phrase prononcée à la B.B.C.

Il est remis, à chacun des secteurs, la phrase d'alerte sous pli cacheté à la cire, ainsi que les instructions concernant les diverses opérations contenues dans

les plans vert, jaune et bleu ; chacun de ces plans ayant une mission déterminée. La phrase d'alerte ne peut être connue que le 30 avril 1944 et c'est à cette date que les enveloppes cachetées seront ouvertes. Entre temps, toutes les archives du groupement sont transmises à un chef de Toul qui effectue également à Vaucouleurs une étude de manipulation des explosifs; une petite quantité de ceux-ci sont donnés à Toul et c'est la recherche et l'organisation, à Toul, des équipes qui doivent être créées, car il n'y a rien.

Il fut décidé que chaque ligne de chemin de fer aurait son équipe, de même que chaque localité des environs de Toul. En outre, des maquis seront créés et ravitaillés par les soins des fermiers des environs; les prisonniers évadés et les équipages alliés tombés en territoire français seront secourus, ce qui se fait déjà à Toul.

Enfin, le Bureau des Opérations Aériennes (B.O.A.) doit être organisé et, à cet effet, des terrains de parachutage seront recherchés; ils devront être suffisamment retirés et sûrs, tout en permettant un accès suffisant aux véhicules motorisés. Contact est pris avec le chef du groupement de Colombey afin de préparer et d'intensifier le recrutement, de parfaire l'organisation. Des liaisons sont mises sur pied entre les divers secteurs et le chef de groupement passe à l'organisation intérieure des secteurs. Il s'agit là d'une opération particulièrement délicate, car il faut choisir avec circonspection les chefs d'équipes de sabotages, c'est-à-dire l'élite de la Résistance.

Après plusieurs démarches et contacts, les principaux chefs d'équipe sont choisis parmi les camarades du groupe "Lorraine" ayant déjà une aptitude résistante et un moral à toute épreuve. Une réunion préalable est tenue par le chef, les ordres sont donnés et le chef fait un exposé sur les conditions dans lesquelles le travail devra être entrepris et exécuté, aucune défaillance ne sera ad-

mise; il faut choisir: une fois l'ordre donné, il faut exécuter; enfin, une démonstration des explosifs à utiliser leur est faite. Il est entendu que les premières opérations de sabotage auront lieu sous les ordres du chef qui initiera les équipes à ce travail délicat.

Les opérations se situèrent sur la ligne 27, sur la ligne 1 à Pagny-sur-Meuse, sur la ligne 1 à Mandres, la ligne 15 entre Blénod et Neufchâteau et furent menées par les chefs d'équipe. En outre, une équipe fut chargée des parachutages. Elle fut mise en rapport avec le chef B.O.A. qui leur donne toutes instructions. Un jeune de Gondreville très méritant, sera chargé de la destruction de la ligne 1 entre Toul et Nancy. Enfin, à Toul même, le chef dirigera le sabotage des environs immédiats avec plusieurs chefs d'équipes. Un vétérinaire est désigné comme chef de trentaine; il assurera notamment les liaisons, et dans la mesure du possible, les transports.

En outre, des maquis épars subsistent dans la région, il sera constitué un ou plusieurs maquis qui rayonneront sur les routes et contrôleront les environs de Toul; ils seront placés sous les ordres d'un chef, responsable vis-à-vis du chef X; le droit de vie ou de mort est accordé aux chefs de maquis qui devront, pour ce faire, prendre avis des chefs d'équipe des maquis et, sauf impossibilité, attendre l'ordre du chef de secteur. Déjà, quelques aviateurs alliés sont hébergés par des amis de Toul; les réfractaires sont nombreux et il faudra organiser, pour ces éléments disparates, un lieu de refuge et d'instruction préparatoire aux opérations et combats futurs.

Le chef de secteur de Toul se rend à Vaucouleurs et, d'accord avec le chef de secteur de cette commune, il forme les équipes de sabotage. Ensuite, le maquis 14 est visité et accord est pris avec les deux chefs pour le sabotage de la région de Gondrecourt, sous-secteur qui sera rattaché à Vaucouleurs. Le chef de sec-

teur de Toul ramène des explosifs et du matériel de Vaucouleurs; ce matériel est caché à Toul.

A Colombey, sous l'énergique impulsion de son chef de secteur, une équipe de sabotage est constituée. Eventuellement, un maquis sera créé dans la forêt de Saint-Amand. Une fois toutes ces dispositions arrêtées, il ne reste plus qu'à attendre les ordres d'actions. A Toul, se constitue également, sur l'ordre de la région, le noyau civil destiné à remplacer, dès la libération, les édiles mis en place par Vichy. Un docteur est pressenti et accepte la charge de Président du Comité de Libération. La visite des suspects est examinée ainsi que celle des vichyssois.

En attendant les ordres officiels de mise en application du plan vert, qui comporte l'obligation d'intensifier les sabotages sur toutes les lignes et voies de communication de l'ennemi, quelques sabotages sont effectués sur les lignes à haute tension, les transformateurs électriques, les lignes téléphoniques, les camions et les lignes de chemin de fer. Un sabotage est effectué sur les lignes 1, 15 et 27. Le 29 janvier 1944, sabotage de la ligne 1; deux autorails détériorés. Le 15 février, sabotage des lignes à haute tension à Gye. Le 20 février, sabotage des lignes aériennes téléphoniques à Toul. Le 3 mars, sabotage des camions citernes (trois à l'arsenal, à Toul).

Entre temps, un maquis est constitué, tout d'abord dans les bois de Domgermain; il est ravitaillé par un employé de gare. Il est formé d'éléments recueillis dans les environs parmi les réfractaires, les prisonniers évadés; il y manque seulement un chef capable et déterminé. En attendant, rien n'est demandé à ce maquis qui prend le nom de maquis 15.

Le 30 avril au soir, l'enveloppe contenant la phrase d'alerte est ouverte. Cette enveloppe contenait la phrase suivante: "*Il faut être dispos dès le réveil*";

en outre, la phrase d'exécution, c'est-à-dire celle, capitale pour nous, qui nous permettra d'intensifier les sabotages prévus au plan vert, est également connue; elle dit: "*Qu'il fait bon coucher dans le foin*". Bien entendu, ces phrases sont seulement connues des chefs de secteurs, et elles doivent rester secrètes.

Ainsi, dès que la phrase d'alerte est connue, les équipes alertées sont entraînées et chaque objectif est examiné; le plan d'action est arrêté entre les chefs de secteurs. Notre action portera tout d'abord contre les transformateurs électriques de haute tension; à cet effet, chaque secteur opérera sur un "transfo" de son secteur, c'est-à-dire, le secteur de Colombey à Viterne, celui de Toul à Vannes-le-Châtel, celui de Vaucouleurs à Void. Des reconnaissances préalables seront faites afin de déterminer les conditions d'opérations.

Entre-temps, à Toul, on s'organise; des aviateurs américains tombés sur les côtes de Mandres sont dirigés sur Toul où ils sont hébergés; en outre, un capitaine anglais est également éclusé sur Toul; il sera et restera à Toul pendant plus de trois mois et ne nous quittera que lors de la libération du territoire, en septembre 1944. Quelques aviateurs sont encore hébergés à Toul, puis transportés vers la Meuse afin d'y être embarqués pour l'Angleterre.

Un chef de maquis est enfin découvert à Mandres; il est aussitôt canalisé sur son maquis qu'il est chargé d'organiser; le ravitaillement de ce maquis se fera en grande partie et hebdomadairement par un fermier des environs.

Fin avril, le chef de secteur reçoit de la part du chef départemental, par l'intermédiaire d'un résistant, des brassards officiels comportant, outre l'insigne de la Résistance, un numéro matricule. Ces brassards sont distribués. La question cruciale est celle des armes. La dotation des secteurs est maigre, nous ne

disposons que de quelques mitraillettes Sten, de revolvers et d'armes françaises récupérées. Il faut toutefois noter que plusieurs armes allemandes pourront être récupérées sur des Allemands au cours de coups de mains; les explosifs ne sont pas plus abondants et il nous faut les employer avec parcimonie. L'explosif employé est le P.E. (plastic explosif), mais, en maintes occasions, il nous faudra travailler sans explosif, autant sur les voies ferrées que sur les lignes téléphoniques à grandes distances (boîtes Pupin).

A l'adjoint au chef de secteur, échoit la lourde et périlleuse tâche de fabriquer et de distribuer des faux papiers dont il faut doter les équipes alliées tombées en territoire local, les réfractaires, les évadés,... La question des transports échoit à un résistant d'Ecrouves, qui a la rude tâche de transporter, en tous temps et en toutes occasions, les hommes et le matériel sur les divers secteurs et entre les équipes. Le travail fourni par ce résistant, dans sa partie, a été, tout simplement, magnifique; jamais il n'a reculé devant les plus lourdes et périlleuses tâches, passant parfois, au nez et à la barbe des Allemands, des explosifs, des armes et des aviateurs. Pour ceux-ci, notamment, fin août 1944, il a accompli une tâche héroïque, transportant des Canadiens évadés et encore en tenue, par cinq à la fois, puis des explosifs cachés dans des chaussures.

Toujours fin août 1944, alors que sa voiture était fouillée de fond en comble par les "boches" déchaînés, déballant les chaussures sans trouver l'explosif caché dans le bout de ces dernières, il garda un calme imperturbable, alors qu'il risquait la mort sans phase. On imagine aisément qu'une telle tâche ne s'est pas effectuée sans aléas; dans tous les secteurs, nous avons nos héros et nos martyrs; beaucoup sont tombés ou ont été déportés; d'autres ont été arrêtés et torturés sans qu'aucune indication quelconque ait été donnée aux "boches". Il s'agissait de la vie des camarades et l'ordre était

de se supprimer plutôt que de parler. Plusieurs sont ainsi passés entre les mains de la Gestapo. Pas un, sauf une exception, n'a trahi. Ils ont subi la torture sans laisser échapper une indication. Quant à celui qui a parlé, sa conduite relève du tribunal militaire, bien qu'il ait été condamné à mort par les camarades et ait bénéficié d'une grâce inexplicable de la part du chef départemental.

Les terrains de parachutage sont également homologués; ils se situent un à Blénod-lès-Toul, un à Vannes-le-Châtel, un à Vandéville, un à Vaucouleurs et un à Gondrecourt.

Nous arrivons ainsi au 1^{er} juin, date à laquelle la phrase d'exécution est passée à la B.B.C. vers 20 heures. Il s'agit, pour nous, de frapper le "boche" partout où il se trouve, dans ses lignes de communication, de le paralyser et de faire régner une atmosphère de terreur sur les convois. On n'y faillira pas. Tous les secteurs sont aussitôt alertés et les sabotages commencent. Les résultats ci-dessous, établis par secteurs, montreront la magnifique activité déployée par nos équipes de sabotage sous l'impulsion de leur chef : à Vaucouleurs, 4 mai 1944, sabotage de la ligne 15 près de Barisey-la-Côte; 15 mai, sabotage de la ligne haute tension à Gye; 28 mai, sabotage du tunnel de Pagny-la-Blanche-Côte; 31 mai, sabotage de la ligne haute tension à Epiez; 3 juin, sabotage du transformateur électrique à Void; 7 juin, sabotage de la ligne haute tension à Void; 12 juin, destruction de la station de pompage à Maxey-sur-Vaise; 12 juillet, sabotage du tunnel de Pagny-la-Blanche-Côte; 14 juillet, sabotage de la ligne haute tension à Saint-Germain; 28 juillet, sabotage de la voie ferrée à Tusey; 30 juillet, destruction du transformateur de Greux; 1^{er} août, sabotage de lignes aériennes téléphoniques.

En outre, le maquis 14, qui a dû, à la suite d'une action entreprise par les Allemands, quitter la région de Gondrecourt pour celle de Mauvages, participe à

des coups de main sur les routes et à la répression sur les collaborateurs.

A Colombey, on ne reste pas non plus inactif, et les sabotages sur la ligne 15 se multiplient. En outre, les transports routiers sont également attaqués: 3 juin 1944, action contre le transformateur de Viterne; 5 juin, sabotage de la ligne 15, interrompue 20 heures; 6 juin, sabotage de la ligne 15, un train de V-1 est saboté et en partie détruit; 16 juin, sabotage de la ligne électrique à 150 000 volts à Autreville, le courant électrique est interrompu pour deux mois; 22 juin, sabotage de la

de secteur de Colombey, lequel devait, une fois le sabotage effectué, faire diligence pour reprendre son poste afin d'être présent pour recevoir le coup de téléphone des Allemands alertant les autorités françaises, après quoi, il devait se rendre sur les lieux du sabotage pour y mener l'enquête d'usage, laquelle, et pour cause, se révélait toujours inopérante.

A Toul et dans les environs, on y fait un travail splendide, hormis les sabotages déjà exécutés au cours des mois de janvier, février, mars, toutes les voies de communications de l'ennemi sont atta-



Groupe de F.F.I. (septembre 1944)

station de pompage à Barisey-la-Côte; 25 juin, sabotage de lignes téléphoniques aériennes à Thuilley; 1^{er} juillet, action contre la ligne 15; 18 juillet, incendie des meules de colza de la ferme allemande d'Uruffe; 19 juillet, les deux voies de la ligne 15 sont coupées et le trafic est complètement interrompu; 14 août, sabotage de la ligne 15, un convoi de mobilier est détruit.

Il est à noter que les sabotages étaient effectués sous les ordres du chef

qu coast et neutralisées. Le chef de secteur impose toutes les semaines, à chacune des équipes, un plan de travail qui doit être exécuté dans la semaine; l'initiative, l'heure et la date d'exécution restent à la disposition du chef d'équipe. Le chef participe au travail avec les équipes. Aucune défaillance n'est admise, on doit tout tenter, même le pire. Le plan d'action porte sur les voies ferrées, les routes, les communication téléphoniques, les canaux, les installations servant à l'ennemi, etc...

Nous assistons alors à une multitude de sabotages : 3 juin 1944, sabotage du transformateur de Vannes-le-Châtel; 6 juin, sabotage d'un train de carburant de 42 wagons qui explosent à Neufchâteau, détruisant deux autres convois; 7 juin, destruction du pont-canal de Choley; 8 juin, destruction d'un train de V-1, ligne 11; 11 juin, destruction de la ligne téléphonique de Dommartin; 21 juin, destruction du câble Paris-Strasbourg (Pont de Dommartin); 26 juin, destruction partielle d'un convoi de SS., ligne 1; 11 juillet, destruction des aiguilles (pointe de coeur) à Foug; 14 juillet, destruction

gnes 1 et 15; 17 août, sabotage de la ligne 1 à Gondreville; 20 août, sabotage du poste B à Charmes-la-Côte; 28 août, sabotage de lignes téléphoniques. En outre, du 16 au 31 août, 22 camions-citernes allemands ont été minés au moment de leur stationnement à Toul, alors que les conducteurs se restauraient au Soldatenheim. Il était placé, contre la citerne, une charge d'explosif avec un crayon à retardement de 2 à 6 heures, ce qui amenait l'explosion en cours de route.

Hormis ces actions de sabotages payantes, de nombreuses actions ont été

touffards d'alors se sont maintes fois prononcés sur la valeur de ces sabotages qui, d'après eux, ne représentaient que des destructions nuisibles à l'intérêt du pays; la radio vichyssoise était assez loquace à ce sujet, et les salopards et les voyous (!!!) qui se livraient à ces destructions étaient voués aux gémonies. Pourtant, il suffira des quelques exemples ci-dessous pour prouver l'efficacité d'un tel travail.

Dans la nuit du 21 août, un train est arrêté par une sixaine F.F.I. ; les chauffeurs et mécaniciens sont descendus, le train est lancé à toute vapeur sur un rail déboulonné, machines et wagons sont pulvérisés. On estime à cinq jours les travaux de déblaiement.

Le 8 août, des troupes allemandes embarquent à Strasbourg en direction de l'Ouest. Elles doivent être acheminées par la ligne 1 (Paris-Strasbourg); la ligne 1 étant coupée, on tente de les faire passer par la ligne 2 (Paris-Reims-Charleville). La ligne 2 étant, à son tour, coupée, on essaie d'utiliser la ligne 11 (Metz-Paris). Cette dernière étant également obstruée, les convois sont ramenés au point de départ où les troupes débarquent après deux jours de voyage. De tels exemples pourraient être cités fréquemment.

Il me souvient des confidences que me fit, un matin, une habitante qui me déclara avoir été brusquement tirée de son sommeil par une explosion probablement provoquée par des voyous, des vendus, à la solde de l'étranger, payés pour faire à la France le plus de mal possible afin d'y provoquer une catastrophe, alors que je venais de rentrer à mon domicile après avoir au cours de la deuxième partie de la nuit, effectué le sabotage dont l'explosion avait mis le village en émoi. Je souriais, alors, des niaiseries de la dame et abondais dans son sens. Je dois dire qu'elle fut fort surprise lorsqu'elle apprit, plus tard, à quel genre de voyou elle avait à faire.



Groupe de F.F.I. (septembre 1944)

de la ligne haute tension de 150.000 volts Lagney-Toul; 23 juillet, incendie d'une meule de colza à la ferme allemande de Oche; 28 juillet, destruction du câble et de la ligne téléphoniques Paris-Strasbourg; 1^{er} août, sabotage de la ligne 11 à Rambucourt, un convoi de permissionnaires allemands est détruit : 81 morts, 101 blessés; 4 août, sabotage et destruction d'un convoi de carburant; 10 août, sabotage du câble Paris-Strasbourg à Dommartin; 11 août, sabotage du poste B de Choley et du contournement des li-

entreprises et ont échoué, soit après combats, soit par défaut de circulation sur les voies. Certaines actions entreprises contre les câbles souterrains ont, plusieurs fois, été manquées par la difficulté pour nous de trouver le câble à la profondeur voulue, alors qu'il fallait travailler la nuit et creuser le sol afin de découvrir les boîtes Pupin qui devaient être cassées à la masse puis minées intérieurement.

Beaucoup d'attentistes ou de pan-

En ce qui concerne les affaires mentionnées auparavant, certaines dans leur exécution, ont revêtu un caractère héroïque et ont nécessité de la part de leurs auteurs une belle dose de sang-froid et de détermination. En voici quelques exemples particulièrement marquants.

Sabotage de convois de carburants.

Trois convois de carburants ont pu être détruits sur les lignes 1 et 15 (Nancy-Paris et Toul-Neufchâteau), cela malgré la très forte surveillance dont ces convois étaient l'objet. On se rappelle, en effet, que chaque extrémité des rames de wagons comportait un wagon de D.C.A. ou de personnel; ces convois étaient gardés par des mitrailleuses de D.C.A. et, en stationnement, ces convois étaient gardés par des sentinelles.

Entre le 1^{er} avril et le 31 août, les 4 avril, 6 juin et 4 août, trois convois purent être minés et explosèrent ou furent incendiés en cours de route. Pour ce faire, il fallait, soit attaquer l'objectif en face et le détruire, soit procéder au minage du convoi au moment de son passage en gare; pour cela il fallait avoir sur place des hommes susceptibles d'opérer sans attirer l'attention; ce fut à ce dernier projet que nous nous arrê tâmes.

Voici les faits : depuis le 27 avril, la circulation, sur la ligne 15, est surtout composée de trains de carburants qui se dirigent soit sur Neufchâteau, soit sur Paris; nous décidons d'y mettre un terme. Un premier convoi est miné, le 4 au petit matin, par les soins d'un cheminot, alors que le train est arrêté en gare; il comprenait 42 wagons contenant des fûts d'essence. Une fois l'ordre donné et les moyens en explosifs remis à l'intéressé, celui-ci profite de la manoeuvre du train, glisse entre deux bidons une charge de plastic imbibé de matières inflammables; la charge est complétée par un crayon à retardement de six heures et le convoi brûle en partie en cours de route entre Andelot et Chaumont.

Une opération analogue est montée le 5 juin contre un train de carburant, fortement gardé, à l'arrêt, en gare de Domgermain. Le chef de secteur décide que ce convoi doit, coûte que coûte, être détruit. En accord avec le chef de gare de l'endroit nous rassemblons les explosifs nécessaires (deux charges de six paquets de plastic et deux crayons sont préparés); l'approche du convoi est difficile, deux possibilités sont envisagées; nous détruisons le convoi soit :

- en l'attaquant de front en plein midi à la grenade et à la mitraillette; la garde sera détruite malgré les pièces jumelées de D.C.A. placées à l'extrémité du train.

- en plaçant les deux charges à la faveur d'une manoeuvre de départ du convoi, ce qui nécessitera la collaboration du personnel S.N.C.F. de la gare.

Après deux reconnaissances préalables, il est décidé que la dernière alternative sera essayée afin d'éviter la destruction du convoi en gare, et par suite, la destruction de la gare où réside notre camarade. En cas d'échec, une sixaine attaquera le convoi en cours de route. Nous apprenons que ce convoi doit quitter l'endroit dans la matinée du 6 juin. Une sixaine est donc placée, dès 4 heures du matin, entre Charmes et Blénod, sous le commandement d'un ami arrivé la veille au soir. Trois mitraillettes et six grenades leur sont données, puis le chef de secteur arrête les derniers préparatifs en compagnie du camarade qui doit agir. Tout se passe simplement au cours de la manoeuvre du convoi; les deux charges sont placées entre les bidons, une à l'avant, l'autre à l'arrière; les deux charges sont lestées d'un crayon à retardement, de deux heures.

Le convoi se met en route à 6 heures; la sixaine aux aguets est invitée par une liaison à ne pas agir; le convoi passe sans encombre et s'arrête à Neufchâteau où se produit l'explosion. Cette explosion, en gare de Neufchâteau a, en outre, des conséquences désastreuses pour

l'ennemi; en effet, à l'arrivée à Neufchâteau, le convoi fut garé entre deux trains d'approvisionnement ennemis qui furent également en partie détruits; ce sont les trains n°15181-15179 et S/51115. Le résultat est superbe et c'est pour nous la meilleure récompense que d'entendre téléphoner sur les lignes de la S.N.C.F. les résultats obtenus.

Le convoi du 4 août connut un sort analogue à celui du 6 juin; il comprenait 42 wagons de carburant en citernes et deux charges purent être placées à Foug, au moment de son passage dans la gare où il effectua une manoeuvre. Le convoi repartit, lesté de deux fortes charges placées sous le camouflage recouvrant les citernes et l'explosion eut lieu à Soulosse, où une partie du convoi fut détruite.

Sabotage du tunnel de Foug

Afin que la fête nationale du 14 juillet 1944 fût marquée par des actions contre l'ennemi, il avait été demandé aux chefs de secteur par le commandement départemental, une recrudescence de sabotages pour ce jour-là. Nos braves F.F.I. n'y faillirent point et, dans les secteurs de Toul, Colombey et Vaucouleurs, de nombreux sabotages, aussi divers que variés, eurent lieu. Ils portèrent notamment sur les lignes à haute tension, les voies ferrées et les canaux. Le plus important, sans conteste, fut celui qui eut lieu dans le tunnel de Foug; il fut opéré en plein jour, au nez et à la barbe des postes ennemis qui en gardaient les issues.

En voici l'exposé : l'action dans le tunnel, qui était envisagée de longue date, présentait des difficultés, étant donnée son importance; la garde placée à chacune des extrémités du tunnel était, en effet, composée de deux postes de douze hommes bien armés. Depuis quelque temps, une personne était chargée de la surveillance de ce tunnel et avait reçu mission d'en observer les abords, les heures de relève des sentinelles, et de rechercher un passage possible pour s'y

infiltrer. Cette personne découvrit qu'il était possible, mais très dangereux, de se faufiler à l'intérieur du tunnel en utilisant un égout collecteur d'un diamètre de 80 centimètres, à demi plein d'eau et de vase, sur une longueur de 400 mètres à l'aller et au retour.

Ce fut donc en utilisant ce passage qu'eut lieu l'expédition du 14 juillet 1944. Huit hommes y participèrent, gars décidés, éprouvés déjà par de nombreux sabotages. Il fallait transporter l'armement et l'explosif; en outre, les rails devaient être déclissonnés et détirefonnés, ce qui nécessitait, au surplus, un transport de matériel adéquat.

Une fois l'équipe rassemblée chez le chef d'équipe, on se mit en marche et, en rampant, on s'approcha de l'orifice de l'égout; les sentinelles allemandes ne virent absolument rien et, deux hommes étant restés à proximité de l'entrée pour faire le guet et assurer le repli, les autres gars pénétrèrent à l'intérieur de l'égout où, après un cheminement de 400 mètres dans le noir, le travail commença. Pendant que deux hommes déclissonnaient la voie, deux autres détirefonnaient la même voie et enfin, les deux derniers y posaient, au surplus, le plastic sur une longueur de 7 mètres environ, le tout réparti en quinconce par petits paquets de deux cartouches, rattachés à un fogsignal.

Tout se passe sans encombre et le travail est effectué en 45 minutes qui semblent bien longues. Aussitôt, c'est le retour prudent et par le même chemin, toujours au nez et à la barbe des sentinelles qui se trouvent à peine à trente mètres du lieu d'où sortent les hommes. Il ne reste plus qu'à attendre les résultats. L'équipe, sans plus attendre, regagne la demeure du chef d'équipe et, à 16 heures, le résultat est obtenu. Un convoi allemand de matériel lourd s'engouffre dans le tunnel, une explosion retentit, un fracas de ferraille se fait entendre puis une lourde fumée sort du tunnel; la locomotive

s'est enfoncée dans les parois, et les wagons enchevêtrés les uns dans les autres, sont écrasés.

Résultats: déraillement, sur la voie 1, d'une machine remorquant des wagons, dont 28 se sont couchés contre la paroi du souterrain, deux autres ayant engagé le gabarit de la voie 2, obstruction des deux voies pendant 32 heures, établissement d'un service de voie unique pendant 72 heures et limitation, à 10 km/heure sur voie 1, pendant 17 jours.

Les Allemands, furieux, menacent de prendre des otages dans les populations de Foug et Ecrouves. Heureusement, les rapports de la gendarmerie locale égarent les Allemands qui pensent que ce sabotage est l'oeuvre de parachutistes alliés.

Autres sabotages à l'actif du Groupe de Foug:

En 1943, sabotage de la production pour l'intendance allemande par une maison de Foug, soit 15.000 pantalons et chemises soustraits et remis en partie, aux forces du maquis avant la débâcle allemande; le solde est remis pour partie aux F.F.I. et pour partie à l'intendance française après l'arrivée des Alliés. En juin 1944, les tuyauteries des freins Westinghouse d'un train militaire garé au quai militaire de Foug sont cisailées. Le 13 juillet 1944, une équipe sabote, par explosif, la pointe d'aiguilles du quai militaire en gare de Foug, ce qui rend ce quai définitivement inutilisable pour les troupes allemandes et occasionne un retard de deux heures à un train de troupes. Le 28 juillet 1944, deux hommes sectionnent tous les fils de la ligne téléphonique allemande entre Foug et Lay-Saint-Rémy.

Sabotage du pont-canal de Choley

Entre Domgermain et Choley existe un pont-canal en fer permettant la circulation des eaux, de la rigole d'alimentation au canal de la Marne-au-Rhin.

Ce pont-canal, complètement coffré, chevauche la ligne de chemin de fer Toul-Neufchâteau (ligne 15). Il constituait un objectif certain pour les F.F.I. de Toul, car sa destruction, outre qu'elle privait d'alimentation en eau le canal de la Marne-au-Rhin, permettait, également, l'interruption du trafic ferroviaire de la ligne 15. Sa destruction, après plusieurs reconnaissances préalables, fut décidée par le chef de secteur dès le début de juin. Il convient de noter que cet ouvrage était gardé par des gendarmes, des requis civils et par des militaires allemands de l'Infanterie de Marine.

L'équipe de Blénod fut initialement chargée de la destruction de cet ouvrage dès le 15 juin. Son chef reçut les explosifs nécessaires et il fut décidé que la charge de 5 kg. de plastic, serait concentrée dans une boîte qui serait ensuite déposée sur le fond et au milieu du tunnel. Une première tentative échoua, des gendarmes allemands s'étant présentés chez le chef d'équipe, au moment du départ, pour demander un renseignement qui n'avait d'ailleurs rien de commun avec le sabotage envisagé, mais le chef avait eu chaud et se dégonfla ce jour-là.

Le soir du 7 juillet, le chef de secteur se rend chez le chef d'équipe de Domgermain chargé du sabotage. La charge, qui a été préalablement transférée chez lui, est examinée en détail et complétée; le travail doit s'effectuer dans la deuxième partie de la nuit par le chef de secteur, le chef d'équipe de Domgermain, assisté d'un jeune employé de la gare. Quelques Sénégalais du maquis 15 assureront la protection de l'équipe pendant l'opération. Outre la garde qu'il faut réduire, il faut pénétrer dans 1,70 m. d'eau, et, en nageant entre deux eaux, il s'agit d'aller déposer la charge au centre du tunnel d'acier, alors large de 15 à 20 mètres environ; ceci fait, de dérouler la mèche lente jusqu'à la sortie du tunnel afin de permettre un allumage, et, par suite, un explosant donnant le maximum d'effet.

A 0 heure 15 environ, le 7 juillet, la garde est réduite sans coup férir, puis désarmée; elle n'en mène pas large. Pendant que deux F.F.I. font le guet et que nos tirailleurs tiennent en respect la garde dans une petite baraque à proximité du sabotage, deux hommes pénètrent dans l'eau, et, en nageant, portent la charge et le fil d'allumage. Afin de calculer la longueur exacte entre le centre et l'orifice d'entrée du tunnel, une ficelle tenue par un guetteur à l'entrée, est déroulée au fur et à mesure de l'avance dans l'eau; sa fin indique que l'on est arrivé au centre et, après que la vase du fond ait été écartée, la charge est déposée et le fil d'allumage déroulé jusqu'à la sortie où sera faite la mise à feu. Aussitôt, tout le monde se retire et quelques minutes après, une forte explosion a lieu, détruisant le pont-canal qui s'effondre déchiré sur la voie ferrée, interrompant le trafic ferroviaire et détruisant les voies inondées par les eaux.

Les hommes de l'équipe regagnent Domgermain, où ils se couchent puis, au matin, réintègrent leur domicile, contents d'avoir porté un coup d'autant plus sévère, aux "boches", que la baisse journalière du niveau de l'eau du canal de la Marne-au-Rhin interdit le passage des péniches. A noter qu'il avait été laissé sur les lieux, intentionnellement, des mégots de cigarettes et un emballage de cigarettes anglaises destinés à servir d'appât aux "boches" chargés de l'enquête, appât qui s'avéra efficace puisque l'enquête imputa le sabotage aux parachutistes.

Sabotage sur la ligne 11 (Metz-Lérouville) du 1^{er} août 1944

Ce sabotage qui fut un des plus importants de la région, était considéré, à juste titre, comme très difficile, étant donné la surveillance particulière dont cette ligne était l'objet. Déjà, deux opérations analogues avaient été effectuées au moyen d'explosifs et, successivement, un convoi de bombes volantes et un convoi sanitaire avaient été, soit détruits, soit endommagés, ce qui eut, pour effet de

renforcer la surveillance de cette ligne. Néanmoins, et étant donné le trafic intense effectué sur cette ligne, en raison des destructions opérées sur les autres lignes, il est décidé d'y mettre, une fois de plus, un terme; des reconnaissances préalables sont faites, elles permettent de constater les difficultés d'une telle opération. Il n'y a plus d'explosifs, il faudra opérer par détirefonnage de la voie.

L'opération ne peut être effectuée de nuit, étant donnée la forte surveillance de la voie faite par des patrouilles doubles et croisées; toutefois il a été observé que cette surveillance se relâchait dans les heures de midi; nous décidâmes, donc, d'opérer en plein jour et à treize heures environ.

L'équipe de sabotage se procure le matériel nécessaire à Rambucourt et le point choisi est le kilomètre 308,300 de la ligne, car, à cet endroit, la voie en talus passe sur une route et, par conséquent, sur un pont. A 11 heures, l'équipe est rassemblée; elle se compose de six hommes qui s'approchent en se faufilant derrière les hauts talus voisins. La relève des sentinelles est observée. Elle a lieu; la sentinelle passe en sifflotant et ne s'aperçoit de rien; aussitôt après son passage et après qu'elle ait disparu, pendant que deux hommes armés font le guet, mitraillettes en mains, quatre hommes entreprennent le travail: deux détirefontent et deux autres enlèvent les éclisses; bientôt, et après un travail de 30 minutes, la voie est déboulonnée de chaque côté et légèrement déplacée. Sur 12 traverses, les tirefonds sont remplacés par des tire-fonds sans pas de vis, puis l'équipe se rassemble et rentre à Mandres-aux-Quatre-Tours.

Vers 16 heures, arrive l'express Berlin-Paris S.F. 185, qui comprend surtout des permissionnaires. A grande allure, il se précipite sur la voie démontée, et dans un fracas terrible et au milieu de cris déchirants, la machine, une grosse Mountain, et huit wagons-couloirs passent au-dessus du pont et tombent sur la

route; les autres wagons se couchent sur la voie.

Le résultat est superbe; les deux lignes sont coupées pour un laps de temps assez long. En outre, les morts et les blessés sont nombreux; d'après les chiffres recueillis en gare de Rambucourt: 21 morts, parmi lesquels le directeur de la Reichsbahn, et 101 blessés sont relevés. Le trafic fut interrompu pendant sept jours.

Sabotage du câble téléphonique souterrain Paris-Strasbourg

Deux sabotages particulièrement réussis ont été faits au pont de Dommartin-lès-Toul, les 24 juillet et 10 août 1944. Il s'agissait de couper le câble téléphonique souterrain à longue distance, reliant Paris à Strasbourg, opération délicate, car chaque extrémité du pont est fortement gardée; en outre, il faut travailler au-dessus de la Moselle, le câble passant le long du pont de bois reliant Toul à Dommartin, et pour ce faire, il faut travailler dans le vide pendant que deux camarades tiennent la corde soutenant l'opérateur chargé de la pose des charges de mines. Une première opération est tentée. Alors que l'équipe travaillait, les sentinelles allemandes ont aperçu les guetteurs restés sur le pont; ils s'avancent vers eux, nos hommes tirent; les deux Allemands tombent, l'équipe quitte le pont, chacun rentre chez soi, dépité d'avoir manqué la mission.

Le 24 juillet, à la faveur d'une nuit noire, il est décidé de renouveler l'opération. L'équipe se rassemble à proximité du pont; les équipes chargées de la garde du pont seront neutralisées. A 0 heure 30, le 24 juillet, tout le monde se trouve au rendez-vous; le chef donne ses instructions et répartit les missions, il placera lui-même les charges, l'explosion sera provoquée par l'emploi d'une mèche lente, après quoi la partie de câble coupée sera emportée et jetée dans la Moselle.

A 1 heure, l'opération commence; les gardes sont neutralisés sans coup férir, ils n'en mènent pas large, nos gars sont masqués, ils font figure de bandits calabrais; il n'y a pas d'Allemands de garde, seulement des gendarmes et des civils. Nous les rassurons, ils sont enfermés dans une des guérites du pont et l'opération proprement dite commence. Le chef, soutenu par une corde passe par-dessus bord et, suspendu dans le vide, il réussit à placer deux charges qui couronnent le câble à 1,50 m. de distance.

Une mèche lente est déroulée et sera allumée au moment opportun; l'allumage est fait et chacun se retire à l'écart et, à plat ventre sur le pont, nous attendons l'explosion qui a lieu quelques secondes plus tard; aussitôt la partie du câble coupée est récupérée et jetée par-dessus bord, puis chacun regagne son domicile, heureux du résultat obtenu. Il faudra plus de six jours de travail ininterrompu pour réparer le câble, lequel, d'ailleurs, devait être coupé en plusieurs endroits dans la même semaine.

Une opération analogue est exécutée le 10 août 1944, entre 1 heure et 3 heures du matin; elle s'avère périlleuse, car, cette fois, la garde du pont est faite par les Allemands; en outre, des patrouilles fréquentes vont, de Toul au pont, prendre contact avec cette garde; il faut donc tâcher d'opérer entre deux patrouilles et annihiler la garde du pont, qui doit être gardé pendant l'opération. Le chef opérera lui-même avec une des meilleures équipes du secteur; le rassemblement des hommes est fixé à 1 heure près du pont; la nuit est noire; à 1 heure 30, arrivent les retardataires; les dernières instructions sont données; nous sommes sept pour exécuter le coup de main; deux hommes réduiront la première garde du pont, deux autres l'autre garde, deux autres assureront la protection du chef pendant le travail.

La première garde est réduite sans coup férir, deux Allemands sont désar-

més et enfermés dans la baraque; deux autres et un sous-officier sont réduits à l'autre bout du pont, non sans résistance de la part du sous-officier qu'il faut assommer; le travail est aussitôt entrepris. Soutenu sous les aisselles, le chef place ses charges à trois mètres de distance, puis, une fois sur le pont, l'allumage est fait, après quoi les trois hommes se plaquent à plat ventre sur le sol en attendant l'explosion qui a lieu quelques secondes plus tard; aussitôt le chef redescend pour se saisir du bout de câble coupé qui, récupéré, est jeté dans le canal.

Les deux soldats et le sous-officier, faits prisonniers sur le côté du pont de Dommartin, sont ramenés à l'autre extrémité et sont enfermés, attachés ensemble dans la guérite; ils sont à l'étroit, mais il faut y tenir; le sous-officier, revenu de son évanouissement, nous roule des yeux terribles, mais nous sommes masqués, nous récupérons leurs armes soit quatre Mausers et un pistolet, qui serviront au maquis.

Mais le temps presse; l'alarme est donnée à Toul où l'explosion violente a mis la ville en émoi. Il faut disparaître; nous laissons nos prisonniers entassés dans la guérite avec défense d'ouvrir la porte; ils ont l'air terrifiés et ne semblent pas à leur aise. Le repli est alors ordonné; le tout a demandé vingt minutes pour l'opération et cinq minutes pour grouper les prisonniers; nous disparaissions sous les Promenades et gagnons Valcourt où un ami nous hébergera pour le reste de la nuit, car il ne faut plus penser circuler en ville. Les Allemands sont furieux et menacent de prendre des otages, si pareils agissements se renouvellent, ce qui ne nous empêchera pas de recommencer quelques jours plus tard, mais à un endroit différent.

Sabotage des camions-citernes stationnés à Toul (16 au 31 août)

Ce travail très important, fut particulièrement et efficacement utilisé lors

de la retraite des troupes allemandes fin août 1944. Entre les 18 et 31 août 1944, alors que les troupes alliées avançaient vers l'est, les convois allemands transportant tout ce qui pouvait être pillé et emporté, passaient en files interminables sur les routes de l'est. C'est alors que des sabotages particulièrement marquants et importants purent être faits au détriment des "boches".

Il existait à Toul, place de la République, dans l'immeuble de la banque Bloch, un Soldatenheim où les occupants servaient, en musique, des repas aux passagers. Les convois de passage se rangeaient, alors, sous les feuillages des tilleuls ceinturant la place et leurs conducteurs allaient se restaurer au Soldatenheim proche.

C'est alors que fut donné l'ordre de saboter les camions-citernes de carburant, armés de D.C.A. et canons, de passage. Trois résistants réussirent, alors, à miner vingt-deux camions-citernes et deux pièces de D.C.A. lourdes. Le procédé était le suivant: mettant à profit l'abandon momentané des véhicules visés, pendant que leurs occupants étaient occupés à se restaurer (néanmoins, presque toujours, un homme, qui ne tardait pas à s'endormir, restait de garde) - il importait de glisser, sous les filets de camouflage ou les branches recouvrant les citernes, une charge de plastic comportant un crayon à retardement de deux à six heures et le tour était joué. Cela ne s'est pas toujours passé sans anicroche; il me souvient qu'une fois, devant le garage Citroën, à Toul, alors que notre résistant était en train de poser une charge contre la citerne d'un camion, pendant que son conducteur vérifiait la pression des pneus, sous l'oeil bienveillant d'un de nos camarades résistants, le conducteur, en tournant autour de son camion, aperçut tout à coup la charge, se mit à pousser des cris et des hurlements, ameutant toutes les troupes de passage, cependant que notre gars, sautant subrepticement sur son vélo, cherchait à s'éclipser, désigné et poursui-

vi par les "boches". Il ne dut son salut qu'à sa parfaite connaissance de la ville. Les "boches" n'osèrent pas retirer eux-mêmes la charge, et le firent exécuter par un otage pris, en l'occurrence, parmi les civils passagers du moment.

Ces tâches comportaient des risques certains, et ceux qui les remplissaient, alors, savaient fort bien ce qu'il en fallait espérer en cas d'arrestation, et il est navrant de souligner le peu d'empressement montré par les officiers et sous-officiers de l'armée active, nombreux dans la région de Toul, pour participer activement à ce travail de redressement et d'action nationale. Ces cadres, percevant des soldes confortables, n'ont à peu près rien fait pour remplir leur devoir, ceci à quelques exceptions près. Bien entendu, on allègue maintenant ne pas avoir eu de contacts, impossibles à trouver, mais ont-ils cherché ces contacts ? Je puis assurer que certains ont été touchés, même des officiers supérieurs. Ils se sont récusés, alléguant la pauvreté des moyens employés, etc...

Ces faits doivent être soulignés, car nous assistons, actuellement, à une élimination progressive des cadres F.F.I. incorporés dans l'armée nouvelle, par les officiers rappelés à l'activité, qui ont attendu jusqu'à maintenant pour manifester leur zèle. Bien entendu, ces cadres nouveaux, encore inexpérimentés, sont une gêne pour ces "patriotes" et les vexations ne manquent pas jusqu'à ce que, écoeuré, le gradé F.F.I. rentre chez lui.

J'ai cherché, dès 1941, une filière et, après deux voyages faits dans le sud-ouest pour obtenir le contact avec la Résistance, aidé en cela par un brave de la Conservation Forestière, arrêté et fusillé depuis, j'ai pu arriver au but recherché mais j'ai toujours condamné l'apathie des cadres d'active qui n'ont pas fait leur devoir et qui cherchent à émerger, actuellement, en attaquant insidieusement la Résistance qu'ils avaient le devoir de servir, en dénigrant leurs chefs dont

beaucoup sont morts en héros et dont la mémoire restera dans l'histoire comme un pur symbole de foi et de patriotisme.

Qu'il me suffise de rappeler les tortures endurées par nos camarades morts ou déportés. Jamais un de ceux-là n'a parlé. D'un commun accord, nous avons décidé de nous supprimer plutôt que de livrer la filière des camarades; j'étais, moi-même, toujours muni d'une dose de poison que j'étais décidé à absorber en cas d'arrestation et au cas où des tortures insupportables m'auraient été infligées (j'avais déjà été arrêté et torturé trois fois en 1941). Parmi mes camarades, j'ai toujours trouvé la même détermination d'abnégation et de foi.

Avant d'entrer plus avant dans le martyrologue de la Résistance, que mon premier mot soit pour les martyrs, pour les morts d'hier et pour ceux de demain. A cet instant même, il y a, en quelque endroit, l'homme auquel je pense, auquel nous allons penser tous, celui qui a vécu ses dernières heures entre sa chaise et sa paillasse. Il est calme, aussi calme qu'il le sera demain, à l'aube, pour gagner sa place, au pied du poteau en quelques pas rapides, sous le regard de l'ennemi. Ces derniers pas, un Français les réussit toujours. Mais peut-être aussi, grelottant de froid et de faim, la tête vide, sa chemise collée aux épaules par la sueur de l'angoisse, doutant de lui, il écoute sonner les heures.

Français, l'homme qui va mourir est un de ces hommes que la Résistance a donné par centaines à la Nation. On est venu le prendre à son domicile, à l'heure où la soupe fume sur la table; il a entendu claquer, derrière lui, la triple serrure de la maison d'arrêt; il a marché de bureau en bureau, signé des registres, est passé sous la toise; il a subi maints interrogatoires; il a dû, comme beaucoup de nous, subir soit l'épreuve du mur en crépi, interrogé sur la pointe des pieds, soit les boules de coton, imbibées d'essence, entre les doigts de pied, puis les bains glacés d'eau addition-

née d'ammoniaque jusqu'à ce qu'il s'évanouisse.

Eh bien, Français, la France n'est pas toute entière, en ce moment, autour de cet Homme qui va mourir; voilà le crime, voilà la honte. Le crime retombe sur un certain nombre de Français indignes, déchus, déshonorés, destitués, et la honte rejailit sur nous tous. Le sang de ces martyrs ne la lavera pas.

Tandis qu'il regarde trembler ses genoux et ses mains, ayant aux lèvres le "*Pourquoi m'avez-vous abandonné?*" de la très sainte agonie, celle du Calvaire, il sent tomber sur lui la réprobation de la France officielle, le regard méprisant de tous ces notables pour lesquels il ne sera jamais qu'un "terroriste", un voyou. Des généraux, des académiciens, des archevêques, tous ces personnages chamarrés, qu'il ne peut s'empêcher de révéler, en vertu d'un atavisme séculaire. Que peut-il opposer à tous ces Messieurs? Il ne peut que leur opposer sa foi, son bon sens, son honneur et son serment.

Il ne s'agit pas de vouloir broser une image émouvante, attendrissante, il s'agit seulement d'entrer, par la pensée, dans cette agonie, d'en partager la solitude, parce que c'est là que nous pouvons prendre la mesure de nos erreurs, de nos fautes, et des réconciliations futures.

Que l'on m'excuse cet aparté, nécessaire pour bien faire comprendre toute la portée du sacrifice librement consenti par nos camarades morts au Champ d'Honneur; on verra, par la suite, combien ils en sont dignes.

Arrestation de Pinck (pseudo Kadet), 8 juin 44, et de Begin (pseudo Benoît).

Dès le début de juin 1944, Pinck, dont l'activité débordante n'a pu échapper à l'occupant, est suspecté; confirmation lui en est donnée aussitôt par Nancy et par François venu spécialement en

pleine nuit, à moto et armé, pour lui recommander de prendre des précautions. Pinck déclare ne pas vouloir se cacher; Péroz (François) lui déclare que plusieurs sont arrêtés, d'autres sont en fuite, mais sont activement recherchés par la Gestapo et que Pinck et de Frosan sont également dénoncés; ils le seraient par un qui, ayant parlé, a été remis en liberté.

Ces faits se précisent dans les jours qui suivent et le chef de secteur, mis au courant, va rendre visite à Pinck et lui conseille de prendre certaines précautions. Pinck rétorque avec cette phrase, bien digne de lui: "*Mon cher ami, j'ai ici mes hommes, et je ne les quitterai pas. De plus, je ne veux pas les mettre en danger, pas plus que ma famille*".

En rentrant chez lui, le soir, le chef de secteur est contacté par Bégin (pseudo Benoît) qui lui demande l'hospitalité, ses camarades ayant été arrêtés et lui-même n'ayant dû son salut qu'à son absence momentanée de Nancy, après que sa chambre et ses bagages eussent été fouillés. Bégin couche chez le chef de secteur et il est ensuite conduit à Uruffe pour y être hébergé chez.....où il restera plusieurs semaines. En attendant, Bégin s'occupe activement dans la région de Vaucouleurs. Il exécute notamment plusieurs prélèvements de tickets dans des mairies, puis, en accord avec le chef départemental, il est chargé de monter, pour le groupement, un corps franc. Bégin, qui est un sujet d'élite, commet alors une imprudence, il veut revoir sa famille à Saint-Dié. Le chef essaie de l'en dissuader, mais rien n'y fait. Il part et... se fait arrêter à Saint-Dié. Lui non plus n'a pas parlé. Il est déporté en Allemagne.

Quant à Pinck, le 8 juillet, il est arrêté dans la nuit, à 2 heures du matin, par la Gestapo, et transféré à Nancy. Il subit alors des interrogatoires serrés qui deviennent corsés; on le torture, son mutisme est absolu, rien ne transpire; il connaît pourtant les hommes, les noms et adresses des chefs et de tous les autres

chefs de secteurs. Il sera "mis à la question". Exaspéré, l'officier "boche", après une séance particulièrement soignée, lui dit: "*Monsieur Pinck, vous êtes très fort, mais demain vous serez devenu un tout petit garçon*".

C'est significatif et Pinck a compris. A plusieurs reprises, au cours des interrogatoires, on lui a présenté des photos prises au cours de ses contacts avec le chef départemental. On cherche à lui faire préciser les noms des chefs ainsi que ceux des chefs de secteurs. Craignant d'être l'objet de sévices particulièrement durs et redoutant surtout la piqûre qui annihile le cerveau et qui délie la langue, Pinck décide alors de se supprimer.

Au matin du 25 juillet, au moment de la sortie des détenus, Pinck, dont la cellule se trouve au deuxième étage, se jette du haut de ce deuxième étage et va s'écraser sur le sol dallé de la prison où il est relevé avec des fractures du crâne, des jambes et de la colonne vertébrale. Transporté à l'hôpital central de Nancy, il reçoit les premiers soins et a la joie, au sortir du coma, de constater qu'il est soigné par des Français.

Son martyre dura sept mois; après des amputations de jambes, la paralysie le gagne, la colonne vertébrale ne se consolide pas; il se sent perdu et confie à ses amis que sa fin est proche, mais, modèle du devoir, il ne regrette rien, et, d'après lui, il n'a fait que son devoir; il fallait sauver les camarades et continuer la résistance. En janvier 1945, il demande à être transporté chez lui, à Vaucouleurs et c'est là qu'il s'éteint, le 28 février 1945, après un martyre digne d'être cité en exemple. Il avait eu la joie d'être fait, sur son lit d'hôpital, chevalier de la Légion d'Honneur, avec la Croix de Guerre avec palme, par le Colonel Grandval, commandant la région C.

Voilà le genre d'hommes engendrés par la Résistance. Il y a aussi ceux des maquis et on ne dira jamais assez

combien l'action des maquis fut prépondérante, et quels hommes magnifiques étaient leurs chefs. A noter qu'un lieutenant, employé à la production industrielle à Paris, donnait, depuis 1943, tous renseignements au RCRA sur les destructions réalisées. Il vient à Nancy et s'y trouvant bloqué, faute de train, il ne peut repartir et est mis à la disposition du chef de secteur de Toul qu'il secondera efficacement.

Le maquis 14, dans la région de Gondrecourt et de Vaucouleurs, a apporté une contribution sérieuse à la guerre. Il participa à des actions de guerre contre des convois, des voies ferrées, des stations de pompage, des transformateurs électriques, etc... Fort d'une centaine d'hommes disciplinés, il était composé d'éléments disparates: Français, Russes, Tchèques, Algériens, Sénégalais, etc... La discipline y était stricte, et les opérations bien conduites. Ce maquis eut son apothéose, le 30 août, lors de la libération de Vaucouleurs, en attaquant une forte colonne de chars allemands près de Rosières-en-Blois.

Le maquis 15, créé en mai 1944, contribua, pour une large part, au sabotage de la machine de guerre allemande. Intelligemment dirigé et commandé, discipliné, ce maquis se signale en maintes occasions dans des opérations de sabotage. Le chef sut y créer une ambiance de patriotisme, d'honneur; aucune dérogation à la règle n'y était tolérée et il me souvient qu'à la suite d'une opération faite, début août, contre la ferme Klopffenstein, opération consistant à récupérer des armes cachées chez un particulier entretenant des relations avec les Allemands, un maquisard, sujet italien, recueilli par le maquis dont il était devenu le favori, déroba, au cours de l'opération une alliance en or et un porte-plume réservoir avec plume en or.

Des recherches faites par le chef aboutirent à la découverte de ces objets dans la musette du maquisard qui nia l'évidence. Le conseil du maquis s'étant

réuni le condamna, sous réserve de l'approbation du chef de secteur. Le chef de secteur, avisé de ce fait, se rendit au maquis et y trouva l'intéressé, ligoté à un arbre, car il avait alors cherché à s'enfuir, ce qui motiva la décision du chef relative à sa condamnation. Sa tentative de fuite était un aveu trop grave pour le maquis, étant donnée la qualité de soldat italien du condamné, pour motiver une grâce qui eut été accordée sans cette tentative désespérée. On voit, par cet exemple, combien était sévère la loi du maquis. Le maquis 15 se signala, notamment, dans des opérations de sabotage sur la ligne 15; il détruisit, entre autres, les postes d'aiguillages E et B. Il participa à la destruction du pont-canal de Choley.

Lors de la libération, il fut le libérateur de Blénod, où il eut à combattre contre des éléments blindés allemands qui tentaient d'incendier le pays; puis ce maquis participa efficacement aux combats de la libération de Toul et des environs, où, sous l'impulsion de son chef, il se distingua brillamment au combat de Villey-Saint-Etienne. Plusieurs des braves de ce maquis ont, d'ailleurs, fait l'objet de propositions de citations méritées.

Tous les maquis, malheureusement, n'étaient pas de même facture; dans la région nord de Toul, notamment, il s'était créé un maquis, dont le chef voulait garder l'indépendance et qui était, de ce fait, complètement désorganisé, ce qui provoqua quelques malaises dans la région, surtout à la campagne, où les paysans se voyaient rançonnés en vivres et quelquefois en argent. A la suite d'une dénonciation, il fut attaqué par une formation allemande, attaque au cours de laquelle il y eut vingt tués et d'autres dispersés. Par la suite nous avons eu à recueillir et soigner de nombreux blessés de ce maquis. Là encore, deux résistants de Toul effectuaient le transport des blessés et cela, malgré les barrages routiers allemands. Une autre opération fut un coup de maître. Des Sénégalais, prisonniers des Allemands, blessés lors du bom-

bardement du terrain d'aviation de Toul par l'aviation américaine et soignés à l'hôpital de Toul, furent kidnappés au nez et à la barbe des "boches", en plein jour, à l'hôpital et conduits au maquis 15 où ils servirent jusqu'à la libération.

En vue de la libération, nous avons eu la bonne fortune de recevoir, le 23 août, un radio du nom de Maurice, pendant huit jours, au domicile d'un résistant; il transmettait et recevait des messages de la B.B.C., nous mettant au courant des événements à venir.

Ce travail demandait, de la part de ce brave, un courage exemplaire, car autos et avions détecteurs de l'armée allemande patrouillaient et s'acharnaient pour réceptionner les messages des radios résistantes. Bien souvent, le guet devait être fait dans la rue, afin de laisser le radio opérer en toute tranquillité et c'est avec un soupir de soulagement que, le soir, le travail terminé, il nous était permis d'aller nous rafraîchir au café le plus proche.

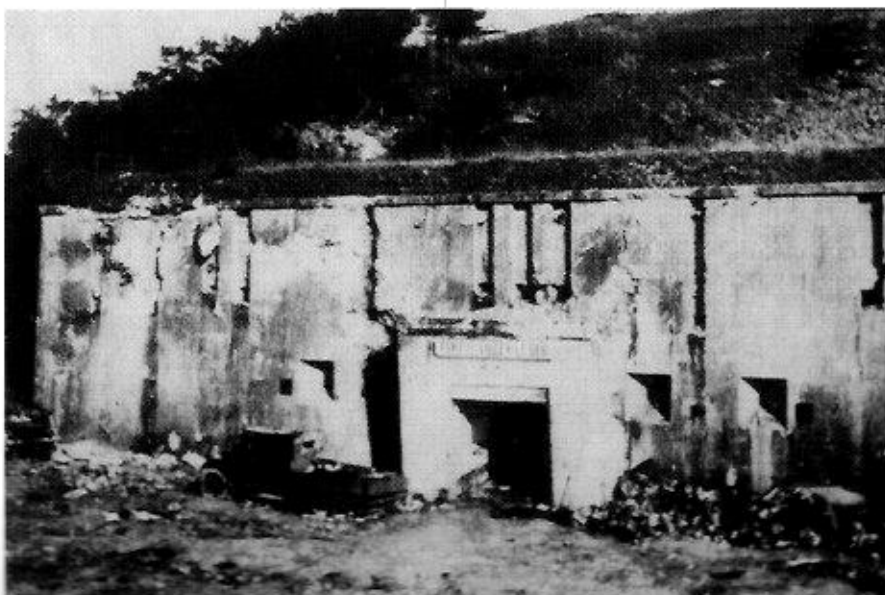
Les derniers jours passés sous l'occupation nazie furent particulièrement douloureux pour le Toulinois qui eut à subir l'horreur de la barbarie allemande :

Villey-le-Sec, Villey-Saint-Etienne, Martincourt, Mamey, Blénod-lès-Toul connurent des journées tragiques. En voici les épisodes :

A Villey-le-Sec

Par suite du traité de Francfort, cette petite bourgade de 250 âmes à peine, pourvue d'une ceinture de murailles et de fossés, s'intègre dans le système fortifié qui défend Toul. C'est à ce fort, autrefois appelé à défendre le pays contre leurs incursions, que les "boches" se sont accrochés pendant plus d'une semaine, semant dans le village la mort et la désolation.

Quatre cents hommes environ (deux compagnies de parachutistes, les 3/4 et 5/14, sous les ordres du major Kintz) occupent le point d'appui. La terreur s'installe avec eux. Le pillage commence: 3000 francs sont volés à Monsieur X..., 3500 francs à Madame Y... Sur la route, Monsieur Z... se fait prendre 500 francs; inutile d'ajouter que les maisons sont visitées avec méthode, et que le linge et les victuailles trouvent preneurs. Quant aux caves, elles sont mises en coupe réglée par ces glorieux soldats qu'Hitler a dépê-



L'entrée du fort de Villey-le-Sec, après les combats.

chés auprès de nous, pour nous guider sur le chemin de la tempérance. Les chevaux sont volés; dix à quinze vaches sont abattues sans la moindre apparence de nécessité, car elles restent sur place, attendant que la décomposition fasse son oeuvre. Mais ce ne sont là que des commencements.

L'artillerie pilonne les positions ennemies. La population se terre sagement dans les caves, ne sortant qu'en cas d'absolue nécessité.

Dans l'après-midi du 6 septembre, dix "boches" font irruption dans une cave, obligeant les hommes à en sortir. Ils les conduisent vers les fossés du fort, sous prétexte de vérifier leur identité.

Conduits vers la batterie sud, les Français prennent place dans les fossés, sur quelques pierres susceptibles de leur servir de siège et, accoutumés aux lubies des "Fritz" devisent insoucieusement, tandis que certains d'entre eux se mettent en devoir de rouler une cigarette.

C'est alors qu'un Feldwebel survient et glapit un ordre. Aussitôt les brutes au casque d'acier ouvrent le feu sur nos paisibles paysans, leur lançant des grenades, en tuant cinq et en blessant trois qui ne doivent leur salut qu'à leur présence d'esprit et leur habileté à simuler la mort. Quatre seulement peuvent s'enfuir, non sans essuyer des coups de feu. Les cadavres, encore chauds, sont alors dépouillés de tout ce qui peut avoir une valeur : montres, bagues, alliances, sans oublier le numéraire.

Quant à l'église, elle est dynamitée et entièrement obstruée, les Allemands ne voulant pas entendre sonner les cloches lorsqu'ils seront obligés d'abandonner leurs positions, comme ils ont entendu les cloches des villages voisins célébrer la libération. Onze maisons d'habitation sont volontairement incendiées. Enfin, une jeune fille doit, dans la maison paternelle, se déshabiller sous la menace

d'un revolver, tandis que les parents sont tenus en respect dans la pièce voisine. Un Feldwebel tente, alors, d'abuser d'elle, sans cependant y parvenir.

Voilà pour Villey-le-Sec. Les victimes sont Messieurs Humbert, maire de la Commune, Gigleux, ferme de Charmois et deux autres personnes.

A Villey-Saint-Etienne

La journée du 4 septembre 1944 a été, pour ce coquet village, un jour de deuil et d'horreur, d'indescriptible terreur. Mis au courant de la présence d'un "traître", une douzaine d'Allemands font irruption dans le village et se dirigent immédiatement vers les maisons qui abritaient, quelques heures auparavant, un groupe de F.F.I.

Alors qu'aucun coup de feu n'avait été tiré, les nazis cernent le village. Quatre jeunes gens tentent de fuir. Deux d'entre eux y réussissent, mais les deux autres, Paris et Georges, sont pris par les Allemands et emmenés comme otages. On apprend, par la suite, que le jeune Georges avait été fusillé quelques jours plus tard à Laneuveville-devant-Nancy. Peu avant le départ de l'ennemi, un engagement a lieu, à proximité de la commune, entre F.F.I. et Allemands. Deux Allemands sont tués et un autre blessé.

Vers 16 heures, un nouveau groupe de S.S. de la défense d'Adolf Hitler (une centaine d'hommes) vient attaquer le village. Les F.F.I., aidés par une trentaine de fantassins américains avec une mitrailleuse, appelés en renfort, résistent un certain temps, mais doivent se replier. C'est alors que les nazis, passant, à nouveau, à Villey, brisent les portes et fenêtres des maisons et en incendient un certain nombre. Des rafales de mitrailleuse crépitent sans interruption. Les "boches" se mettent à lancer des grenades. Les bandits tuent tout ce qu'ils trouvent devant eux. Madame veuve Person tombe affreusement déchiquetée par une gre-

nade, alors qu'elle se trouvait dans son jardin.

Le maire de la commune, Monsieur Sylvain Proscion est, lui aussi, tué à coups de grenades; Monsieur Davrainville est abattu à bout portant et son cadavre est jeté dans la maison qui brûle. Monsieur Jacques Galle est littéralement coupé en deux, du ventre à la bouche par une rafale de mitrailleuse tirée à bout portant, alors qu'il fermait la porte de sa maison. Monsieur Houzin Houard tombe raide mort, frappé d'une balle. Monsieur Daturaux succombe quelques jours plus tard de sa blessure. Les maisons Cianféran, Picot, des frères François (prisonniers), Paul Perrin, Régnier, Davrainville, Canzi, Plongué, Thiéry, Jacques, Vinva, Madame veuve François, Madame Perrin, les mobiliers de Messieurs Pouillet, Coll et Gabé sont incendiés. Dans la soirée, vers 20 heures, les nazis abandonneront le village en flammes, laissant vingt-et-un des leurs sur le terrain.

A Martincourt et Mamey

Ces paisibles villages ont connu, au cours des journées des 1^{er} et 2 septembre 1944, les événements les plus tragiques de leur existence. Un engagement entre Allemands et maquisards avait eu lieu dans l'après-midi, vers 14 heures, aux abords immédiats de Martincourt. Les premiers s'étaient enfuis en abandonnant une voiture automobile. Vers la fin de l'après-midi, trois chars allemands faisaient irruption dans le village; les maquisards au nombre d'une vingtaine avaient dû abandonner la lutte. C'est alors que la population du village fut rassemblée en face de l'église. Monsieur Georges Charles tente de fuir : blessé au bras, il est achevé à coups de mitrailleuse. Les Allemands séparent les hommes et les femmes. Deux jeunes filles sont emmenées et violées par des soudards.

Des rafales de mitrailleuse crépitent de toutes parts. Un vieillard de 72 ans, Monsieur Emilien Michel est tou-

ché. Monsieur Lucien Bernard, qui quittait sa maison, les vêtements en flammes, est assassiné devant sa porte. Monsieur Fath blessé, est achevé, lui aussi, par un de ces bandits. Les maisons sont incendiées et pillées une à une, tandis qu'un sous-officier interroge les hommes pour connaître le lieu de retraite des maquisards. N'étant pas satisfaits des réponses obtenues, les Allemands, à coups de crosses, font monter les hommes dans un camion et les conduisent à Gezoncourt. Alignés devant le mur de la maison Laurent, ils attendent pour être fusillés, mais un ordre est donné de leur rendre la liberté. Rentrés au village, les habitants s'efforcent de sauver une partie de leur mobilier; il est minuit, quelques-uns réussissent, mais un groupe d'Allemands traverse à nouveau le village et brûle tout ce que les habitants croyaient avoir récupéré; puis ils sèment la terreur dans les ruines et la mort, à Mamey.

Des habitants se sont déjà enfuis dans la plaine et dans les bois; quelques-uns sont cachés dans les caves. Aussitôt arrivés, une trentaine de "boches" jettent des grenades incendiaires dans les mai-

sons et mitraillent les personnes qui cherchent à fuir. Monsieur Guérard, maire de la commune, sa femme et sa nièce sont tués. Monsieur Louis Carême est tué à coups de revolver, sa femme Lucie et ses enfants Bernard, 7 ans, et Anne-Marie, 4 ans, sont brûlés vifs dans la maison. Messieurs Camille Michel, Edouard Niguel et Fernand Pelletier sont abattus alors qu'ils tentaient de sauver des enfants. Voilà le martyrologue des communes de Martincourt et Mamey.

A Blénod-lès-Toul

Cette localité, qui abritait toute une équipe de F.F.I., chargée des parachutages et du ravitaillement du maquis 15, a connu, elle aussi, de douloureuses journées. Dès les 31 août 1944, les "boches" évacuent Blénod-lès-Toul, emportant tout ce qui est transportable. Le lendemain à 6 heures 30, le maquis 15, qui doit descendre sur Toul, est de passage à Blénod, où il entre dans un ordre impeccable, salué par des cris d'allégresse. Hélas, le "boche" n'a pas dit son dernier

mot. A 7 heures 30, une voiture découverte allemande, venant de Vaucouleurs, se présente. Un coup de feu est tiré; il ne vient pas des maquisards, le témoignage du chef est formel. Certains assurent que ce sont des Allemands qui ont tiré. Immédiatement, la voiture fait demi-tour et ce sont des chars "Tigres" qui se présentent ensuite à l'entrée de Blénod; les gars du maquis se sont embusqués dans les fourrés avec un F.M. et un mousqueton et attendent l'ordre de tirer.

Le drame se précipite dans toute son horreur; les chars tirent à bout portant sur les maisons; des balles de mitrailleuse sifflent; des occupants descendent, ensuite, de leurs chars et, à l'aide d'essence et de plaquettes incendiaires, ils mettent le feu partout. Les mousquetons claquent alors et cinq "boches" tombent, mis hors de combat. Le massacre continue environ vingt minutes encore; quinze maisons sont détruites. Les "boches" quittent le pays vers 7 heures 55 et se retirent, en toute hâte, vers Toul. Quelques maisons flambent encore et la ferme de Monsieur Toussaint est incendiée, avant le repli définitif des chars.